

V.

La "Via Populi"

C'est ainsi que nous appelons la route traditionnelle que le peuple suivait pour se rendre du Quartier de la Chapelle au forum. Elle correspondait au tracé sinueux de la rue Steenpoort, de la rue de l'Escalier, de la Vieille Halle au Blé, de la rue de la Violette et de la rue des Chapeliers. Elle est, aujourd'hui encore, la voie extraordinairement animée par où le peuple descend de la rue Haute vers le *Nedermerct*.

I

Historique

Dès le XII^e siècle, les tisserands s'établirent dans le quartier de la Chapelle. Ce fut même l'éclosion de ce quartier nouveau qui engagea le duc Godefroid à y fonder, en 1134, un oratoire en l'honneur de Notre-Dame. Aux tisserands vinrent se joindre les foulons et les tondeurs. La population s'accrut rapidement, grâce surtout à l'industrie drapière qui fit la fortune de Bruxelles. Au XIV^e siècle, il existait au delà de la Steenpoort un quartier ouvrier extrêmement peuplé. Un chroniqueur nous rapporte que lors d'un violent incendie qui détruisit l'église de la Chapelle en 1405, 2,400 maisons avec 1,400 métiers à tisser furent anéanties. A l'époque des grandes luttes sociales qui troublèrent les XIII^e et XIV^e siècles, le peuple, refoulé au delà de la première enceinte, était un danger constant pour les lignages, abrités à l'intérieur des remparts. En 1306, au lendemain d'une émeute sanglante qui avait chassé un instant les patriciens du pouvoir, il fut stipulé par la réaction triomphante qu'à la cloche du soir tout artisan devait aussitôt quitter l'enceinte emmurillée et se retirer dans ses quartiers. Cette mesure visait tout particulièrement la population remuante des tisserands et des foulons, les plus puissants par le nombre. Mainte fois la Steenpoort fut assaillie par le commun, et lors des grandes commotions, le peuple se répandait par flots à travers la rue de l'Escalier vers le Marché pour y monter à l'assaut de la maison échevinale. L'année 1360 fut particulièrement dramatique.

« C'était au mois de juillet. Louvain en révolte avait terrassé le patrie et Pierre Couterel venait d'arrêter les échevins réunis à la maison échevinale. Cette nouvelle se répandit comme une traînée de poudre par tout le duché. Les esprits opprimés se raniment, et les métiers de Bruxelles, électrisés par le succès de leurs amis de Louvain, se consultent en secret. Une vaste conspiration est tramée. Il est convenu d'entrer en ville par la *Steenpoorte*, d'exterminer les patriciens jusqu'au dernier, et de proclamer la commune. Tout est prêt, et le lendemain de la Sainte-Madeleine, c'est-à-dire le 23 juillet 1360, les conspirateurs vont exécuter leur horrible projet.

» Soudain dans la nuit qui précéda le jour fatal, la banquette sonna. Le secret avait été confié à trop de monde pour pouvoir être fidèlement gardé, et les guetteurs, dévoués aux lignages, l'ayant surpris, donnèrent l'alarme. Les échevins et leurs amis, réveillés en sursaut, se

précipitent tout armés à la Grand'Place et se postent au pied de la maison échevinale. Ils prennent conseil du sire de Vorskelaer, chevalier prudent et expérimenté, et se concertent avec lui sur les moyens de résister au commun.

» Il semble à tous qu'il faut éviter à tout prix la jonction des artisans, notamment des bouchers, qui habitent à l'intérieur de la ville, avec les tisserands et les foulons, logés en dehors des murs dans la paroisse de la Chapelle. Ils envoient en toute hâte un messenger vers les bouchers pour les prier de venir s'expliquer. Ceux-ci répondent fièrement « qu'ils iraient quand il en serait temps, et non autrement ». Ces paroles ne laissent aucun doute sur leur attitude; les lignages rassemblés, apprenant que dans le quartier de la Chapelle les tisserands et les foulons viennent de se mettre en armes et marchent à l'assaut de la *Steenporte*, jugent utile de se précipiter au devant des bouchers afin de les empêcher d'aller ouvrir la porte et d'opérer avec les rebelles la jonction redoutée. Ils rencontrent l'ennemi rue aux Tripes, à la hauteur du Marché aux Herbes actuel, au moment même où il débouche de son quartier. Les enfants du lignage de Ser Huyghs conduisent l'attaque. Les bouchers, armés de longs coutelas, résistent vaillamment, mais devant des adversaires bien équipés et habitués au maniement des armes, ils succombent, écrasés, massacrés ou faits prisonniers. Quelques-uns échappent par la fuite à l'horreur du châtiement.

» Entre-temps, cependant, les tisserands et leurs amis se sont avancés contre la *Steenporte*. Ils ont amené sur place des monceaux de paille et des tonneaux de goudron; déjà les flammes lèchent les flancs de la porte, quand deux prêtres viennent, au nom du magistrat, supplier les émeutiers de rentrer dans le devoir. On ne les écoute pas. De plus en plus les patriciens se rendent compte de la gravité de la situation. Sur les conseils du sire de Vorskelaer, ils se divisent en quatre colonnes : la première, la plus considérable, resterait postée à la Grand'Place devant la maison échevinale et la maison de l'Etoile, avec mission spéciale de préserver ces bâtiments communaux contre tout assaut de la part des métiers et de disperser les rassemblements. La seconde volerait au secours de la garde de la *Steenporte*; la troisième sortirait par la poterne des Bogards pour aller mettre le feu aux maisons des tisserands rue du Châssis, pendant que la quatrième, envoyée par le guichet de la rue de Ruysbroeck vers le Sablon, sonnerait de la trompette dès qu'elle apercevrait les flammes s'élever de la rue du Châssis, jetterait l'effroi parmi les assaillants de la *Steenporte* et tomberait sur l'ennemi par derrière.

» Cette disposition stratégique réussit à merveille, et ce qui avait été prévu arriva. Les gens du peuple, tout entiers à l'assaut de la *Steenporte*, virent soudain les flammes s'élever des maisons de la rue du Châssis. Se croyant trahis, étourdis par le bruit des trompettes, attaqués par derrière par les hommes des lignages, ils se livrent à la débandade et essaient de se sauver. Trop tard. Cernés par l'ennemi, acculés contre les remparts, ils tombent sous les coups des patriciens. Ainsi finit cette sanglante émeute, et « les lignages, dit De Dynter, reprirent paisiblement les rênes du gouvernement de la cité » (1).

La route populaire que nous nous proposons de suivre est, on le voit, jonchée de souvenirs dramatiques. Une partie de notre histoire, l'histoire de l'émancipation ouvrière, se résume en elle. Par un heureux hasard, elle est aussi la route où les vieux pignons se succèdent encore en grand nombre. L'âme du peuple chante en eux, l'âme du peuple qui les a jusqu'ici pieusement entretenus et les anime de son industrieuse énergie. Certes, il n'est pas possible, au milieu d'une capitale que des besoins économiques toujours grandissants modifient sans cesse, de songer à conserver indistinctement les nombreux pignons qui jettent dans la physionomie de nos rues une note poétique et pittoresque, mais il est possible, nous semble-t-il, de conserver aux générations futures certaines zones historiques, la Grand'Place et ses

(1) Voir notre opuscule *Les Luittes sociales à Bruxelles au moyen âge*. Bruxelles, 1906, pages 28 et suiv.

abords immédiats, le Marché aux Herbes, la rue de la Montagne, et je voudrais y joindre la *Via populi*. Ces zones là, décrétées historiques de par l'autorité communale, devraient être respectées. Sans doute, çà et là, des façades ont été mutilées, meurtries, d'aucunes n'offrent plus qu'une seule et vaste plaie, mais le mal est réparable. Sous le plâtras et le badigeon gisent les restes d'une splendeur déchue; ailleurs des plans anciens aideront à reconstituer ce que le temps ou la main des hommes a irrémédiablement perdu. Et ainsi, de la vieille église de la Chapelle, et peut-être même d'au delà, de l'antique rue Haute, descendrait en serpentant la plus pittoresque et la plus mémorable des routes, bordée de maisons aux pignons dentelés, avenue pleine de vie, conduisant à la fourmilière de ceux qui travaillent et préparent l'avenir.

II

Promenade descriptive

Nous diviserons cette promenade en deux parties, une première allant de la Porte de Hal à la Place de la Chapelle, une deuxième de cette place à la Grand'Place.

PREMIÈRE PARTIE

De la Porte de Hal à la Place de la Chapelle

Rue Haute

Pittoresque et populeuse, la rue Haute part de la Porte de Hal et se dirige vers la *Steenporte*. Elle s'achemine à mi-cote de la colline qui s'étend à l'est de la ville et dont une partie, sur laquelle on a construit le Palais de Justice, s'appelait le *Galgenberg*. Cette colline mesure à son point le plus élevé 33 mètres. L'altitude de la rue Haute est de 23 mètres en moyenne. Entre cette rue et la Senne le terrain descend rapidement et n'atteint plus qu'une altitude de 7 mètres à la rue des Tanneurs, de 5 mètres à la rue Terre-Neuve, deux rues parallèles à la rue Haute.

A droite et à gauche, on rencontre des ruelles dont les unes montent vers la crête de la colline, tandis que les autres descendent vers le bas de la ville. Au moyen âge on cultivait la vigne sur le penchant du coteau, tandis que la partie située entre la rue Haute et la Senne était livrée à l'agriculture. Quand la population s'accrut, des habitations furent construites à la lisière des champs, et les chemins d'exploitation rurale devinrent insensiblement des rues bâties. On continua à cultiver l'intérieur des blocs de terre souvent très vastes, mais à la longue, la population envahit les jardins potagers, les blanchisseries et les cours; elle y aménagea une série d'impasses qui sont une des caractéristiques de notre ville et en particulier de la rue Haute (1).

Le quartier de la rue Haute, surtout dans sa partie la plus rapprochée de l'église de la Chapelle, était au moyen âge le quartier des tisserands et des foulons. Plusieurs institutions charitables et conventuelles y furent fondées : la Léproserie de Saint-Pierre, au XII^e siècle, l'hôpital Saint-Julien, au XIV^e siècle, l'hospice Sainte-Croix, vers 1500, le couvent des Capucins, en 1587, et au XVII^e siècle, sur le flanc de la colline, le couvent des Apostolines ou Marolles et celui des Minimes. Le quartier voisin des Minimes, appelé le *Bovendael*, fut pendant longtemps le refuge des filles publiques. Il était relié à la rue Haute par la rue de l'Épée et la rue de l'Eventail, mais celles-ci furent fermées par un guichet, en 1597, afin d'empêcher les femmes de mauvaise vie de venir se mêler à la population. Cette situation prit fin au début du XVII^e siècle, quand les Minimes vinrent s'établir au *Bovendael*.

(1) Nous avons exposé ailleurs (page 104) quelques idées générales sur la formation territoriale de Bruxelles.

Malgré son caractère populaire, le quartier de la rue Haute comptait aux XVII^e et XVIII^e siècles plusieurs hôtels seigneuriaux, l'hôtel de la douairière d'Arenberg au coin de la rue Piermans, du marquis de Laverne, rue des Capucins, du marquis de Trélon, rue du Miroir. Le peintre David Teniers III et l'ingénieur Michel Van Langren y avaient, au XVII^e siècle, leur habitation.

La construction du Palais de Justice a beaucoup contribué à modifier l'aspect du quartier. Huit rues facilitent la communication directe

avec la rue des Minimes. Récemment, entre la rue des Vers et la rue de la Rasière, on a construit une vaste caserne pour y loger des familles ouvrières. La création de la rue Blaes, entre la rue Haute et la rue des Tanneurs, a amené la démolition partielle des ruelles qui descendent de la rue Haute vers le bas du coteau.

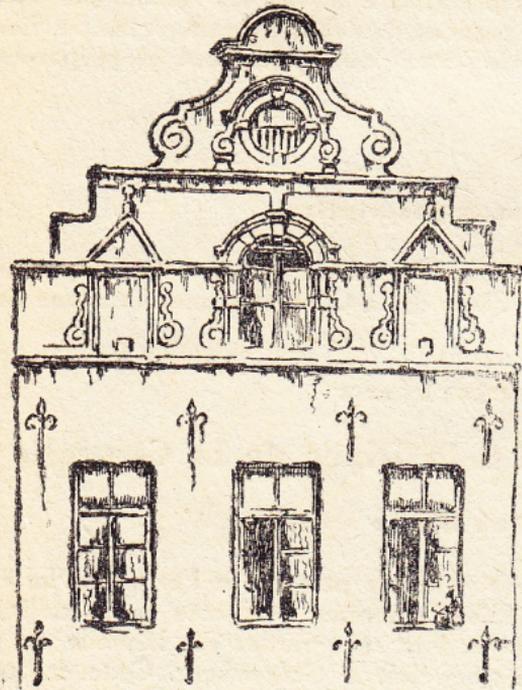


Fig. 71. — Pignon XVII^e siècle.
Rue Haute, n^o 373.

Près de la Porte de Hal, la rue Haute décrit une courbe. Prendre du côté des numéros pairs afin d'avoir une vue d'ensemble sur la partie rentrante de la courbe. Presque immédiatement, à droite, on trouve, au n^o 393, une grande porte recouverte d'un larmier, dont la pierre d'imposte porte la date de 1721.

Le n^o 373 a conservé un gable intéressant, à gradins

et à volutes, à l'intérieur duquel l'architecte semble avoir inscrit trois lucarnes, particularité que nous retrouverons plus loin au n^o 68 de la rue et au n^o 41 de la rue de l'Escalier (fig. 71).

Une haute porte en pierre bleue donne accès à l'impasse des Liseurs. Suivent deux autres impasses, celle de Sainte-Cécile et l'impasse Londès. D'ici on aperçoit l'Hôpital Saint-Pierre.

Hôpital Saint-Pierre

Au milieu du XII^e siècle, alors que cette partie de la ville était encore toute rurale et considérée comme très éloignée de l'agglomération marchande qui s'était formée au pied du castrum de l'île Saint-Géry, quelques filles pieuses y fondèrent une chapelle et se dévouèrent au soulagement des malades et particulièrement des lépreux. Cette fondation fut le point de départ d'une léproserie, la *Léproserie de Saint-Pierre*, qui fut définitivement organisée en 1213 par le duc Henri I^{er}, de concert avec les magistrats de la ville. La lèpre était, au moyen âge, un mal effrayant qui exigeait l'isolement des personnes contaminées. Elle diminua sensiblement au XV^e siècle, et disparut au début du XVII^e. Au fur et à mesure que la léproserie déclinait comme hôpital, elle se transforma insensiblement en couvent. En 1611, les quelques religieuses qui s'y trouvaient encore et qui suivaient la règle de Saint-Augustin, reçurent un nouveau règlement et abandonnèrent complètement le soin des malades. Leur couvent fut supprimé en 1783 et transformé en *hôpital royal*, nom auquel les Français substituèrent celui de *Grand Hospice Civil*. L'école de médecine, de chirurgie, d'accouchement et de pharmacie, créée par décret impérial du 2 juillet 1806, y fut installée. En 1811, on ajouta différents corps de logis.

et en 1821, on reconstruisit la façade, décorée de colonnes ioniques engagées.

Au n° 304, on voit une porte Louis XIV-XV. Un peu plus loin, entre les n°s 259 et 253, une école communale édiflée en 1896, dont la façade est ornée d'une niche où se trouve la statue de Philippe de Marnix de Sainte-Aldegonde, un des hommes les plus célèbres du XVI^e siècle, né à Bruxelles en 1538 et mort à Leyde en 1598. Il fut un des principaux acteurs de la révolution contre l'Espagne et seconda Guillaume d'Orange dans la fondation de la république des Provinces-Unies. Il était diplomate expérimenté et homme de lettres remarquable; il nous a laissé des écrits en français et en flamand, parmi lesquels un traité sur l'éducation de la jeunesse dont le titre *Ratio instituendæ juventutis* est inscrit sur le socle de la statue. C'est dans ce traité, jusqu'ici peu étudié, que Marnix insiste sur le rôle de la langue maternelle dans l'enseignement. C'est au moyen de cette langue qu'on doit apprendre les éléments du latin. On s'attachera, d'ailleurs, à écrire aussi correctement la langue vulgaire que le latin et le grec, et on connaîtra simultanément une langue romane et une langue germanique.

La statue de la niche a été sculptée par le statuaire Victor De Haen. Une autre statue de Marnix se trouve au Petit Sablon (p. 175).

A côté du numéro 241, l'étroite *impasse Meert* qui fuit en pente rapide. A l'angle de la rue des Renards, un joli pignon à gradins (n° 233).

La rue des Renards est bordée de boutiques de brocanteurs. Elle aboutit au *Vosseplein*, marché de vieilleries que les amateurs de pittoresque visiteront volontiers. A gauche, en descendant la rue, on rencontre encore un certain nombre de vieilles habitations.

Continuons notre route par la rue Haute. Au n° 238, une porte Louis XV avec gros larmier, une deuxième au n° 224.

A gauche, débouche la *rue des Capucins*, où des capucins, venus d'Anvers en 1587, fondèrent un couvent qui fut démoli en 1803. A l'entrée de la rue, au n° 69, une vétuste bicoque où l'on voit un bas-relief effrité de style Louis XV.

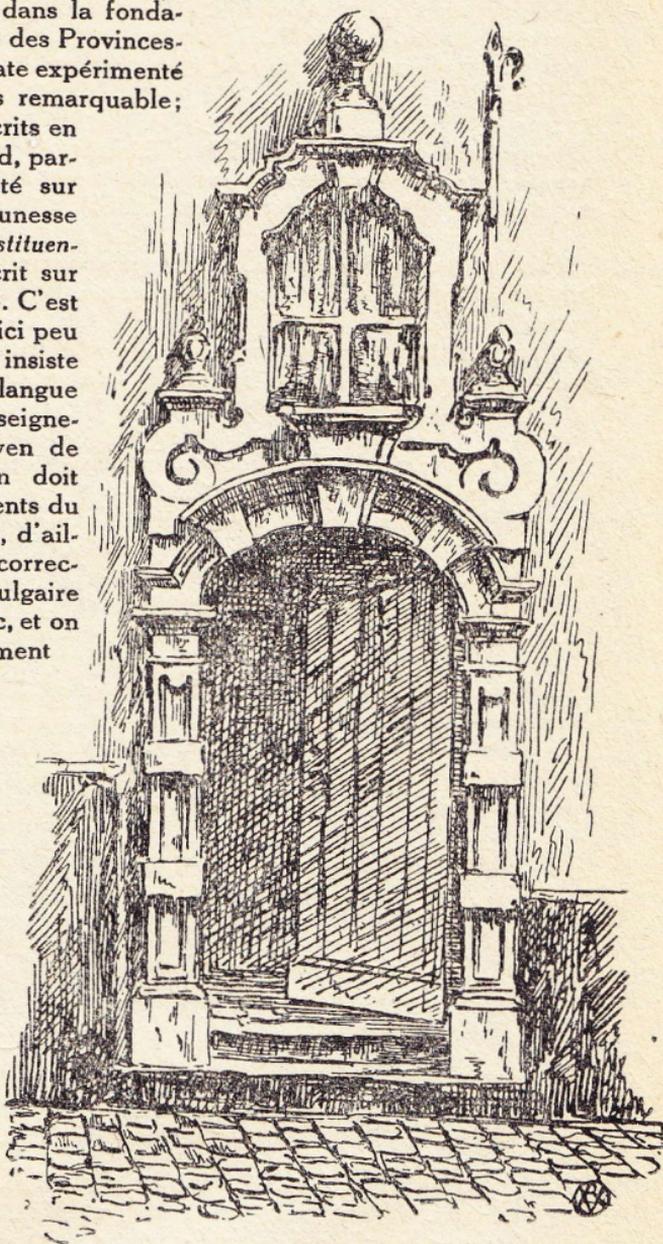


Fig. 72. — Porte du XVII^e siècle.
Rue Haute, n 182.

De l'angle de la rue des Capucins, on a vue sur plusieurs pignons anciens qui s'élèvent dans la courbe que décrit la rue Haute. Au n° 200, un pignon à gradins avec porte Louis XIV qui se répète, à peu près pareille, au n° 198, à côté de l'impasse Bulinckx. Le n° 188 a un pignon à gradins et à volutes, ainsi qu'une porte Louis XV avec grille d'imposte. Cette maison abrite l'entrée de l'impasse de *Varsovie*. Le n° 184 ne compte que des gradins, mais la maison voisine, n° 182, est particulièrement intéressante. Les volutes du gable y sont vigoureusement décrites, tout en laissant deviner encore l'emplacement des gradins atrophiés. Les vases ont malheureusement disparu. La porte est charmante, un vrai type de porte flamande du XVII^e siècle (fig. 72).

En passant devant la rue Saint-Ghislain, on n'oubliera pas de remarquer les constructions en encorbellement qui s'élèvent à l'entrée et qui accusent un type fort ancien (n° 86).

Nous trouvons, rue Haute, un deuxième groupe de vieux pignons (n° 174 et suivants). A l'angle de la rue *Notre-Dame de Grâce* un immeuble daté de 1607.

Presque en face débouche la rue du *Miroir*, dans laquelle on fera quelques pas. On trouvera au n° 80 une petite porte de maison ouvrière, intéressante par son profil.

Nous voici arrivés à l'angle de la rue Haute et de la rue de la *Porte Rouge*, dont l'entrée a été élargie. On y trouve un pignon à gradins du XVII^e siècle avec une belle porte Louis XVI dont le cintre est décoré de guirlandes (n° 132). La tradition affirme que ce fut dans cette maison que mourut, le 11 février 1685, *David Teniers III* (1). La grande porte cintrée du rez-de-chaussée était, avant la transformation de la rue, l'entrée de l'impasse de la *Parte-Rouge* (fig. 73).

En face de la rue de la *Porte-Rouge*, au n° 107, aujourd'hui l'École communale n° 15, se trouvait l'ancien refuge de l'abbaye de Forêt, immeuble très vaste qui était adossé au couvent des Visitandines. En 1686, le marquis de Castanaga l'occupa, et le Gouvernement autrichien y installa la caisse de guerre.

Un peu plus loin, au n° 126, une porte Louis XVI avec grille d'imposte; au n° 116, une vieille petite maison ouvrière, à côté de l'impasse des *Chansons*.

Au n° 77, gable curieux à volutes, aujourd'hui un estaminet qui porte encore l'enseigne d'il y a deux siècles, *Au Gigot de Mouton*, *In den Hamelen bout*.

A gauche, débouche la rue *Notre-Seigneur*, que les Français appelèrent rue *Voltaire*. On y voit, à l'angle, une fresque représentant le *Portement de la Croix*, peinte par Jean Van Eycken vers 1840.

Au n° 68-70, joli pignon à gradins et à volutes. Ici on retrouve ce détail curieux, déjà signalé (page 126, n° 373), de trois lucarnes circonscrites par le gable. La façade même, où on ne voit plus que les ancrs fleurdelisées, a été recouverte d'un odieux plâtras.

(1) Nous lisons dans le registre aux décès de l'église de Notre-Dame de la Chapelle : *Sr David Teniers in de Kercke van Coudenbergh, op de Hooghestraet naest de Roode Poort*. David Teniers, né à Anvers le 10 juillet 1638, avait hérité cette propriété de sa mère Anne Breughel, fille de Jean Breughel dit de Velours. Ce dernier la tenait vraisemblablement de son père Pierre Breughel l'Ancien (mort 1569). On sait que Pierre Breughel épousa Marie Coucke, de Bruxelles, et n'obtint la main de la jeune fille qu'à condition de venir se fixer en cette ville. Comme Pierre Breughel fut enterré à l'église de la Chapelle (page 274), on peut légitimement en conclure qu'il mourut dans cette paroisse et très vraisemblablement dans la maison n° 132 de la rue Haute. Voir toutefois *A. Wauters, David Teniers, Brux., 1897, p. 23*.

Au n° 50, intéressante façade Louis XV, datée de 1767, et enfin, faisant face à la Place de la Chapelle, un bel immeuble Louis XIV (n° 42), avec porte ancienne et balconnets en fer forgé.

La *Place de la Chapelle* occupe en grande partie l'ancien cimetière de l'église, que le Magistrat fit entourer d'une balustrade en 1765. Il y éleva également une fontaine à obélisque dont il confia l'exécution à Barnabée Guimard. La partie inférieure de la Place a été agrandie lors de la création de la rue Blaes.

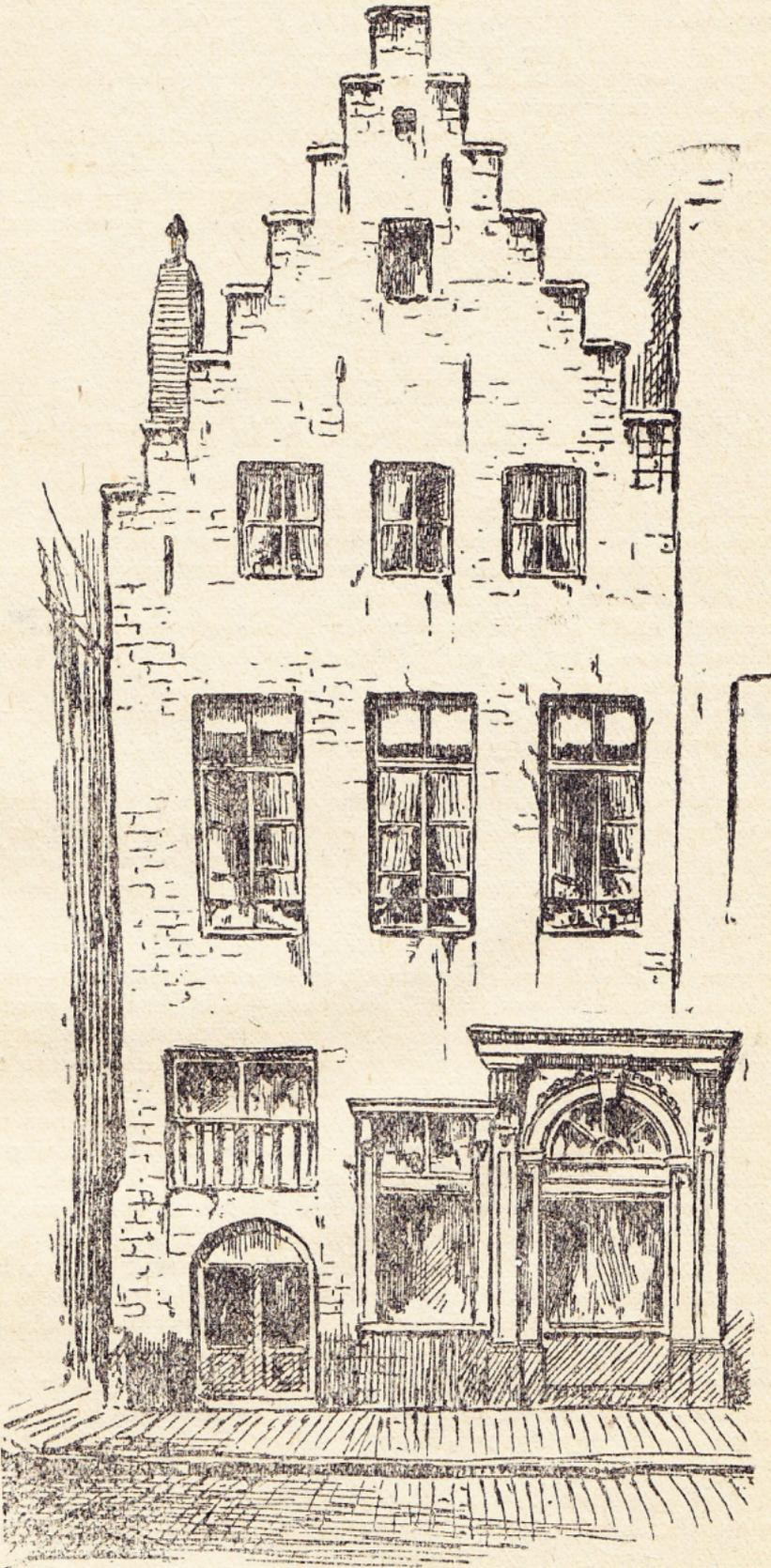


Fig. 73. — Maison de David Teniers III. Rue Haute, 132.

Rue du Saint-Esprit

Contournant le chœur de l'église, nous entrons dans la *rue du Saint-Esprit* où s'élève, à l'entrée, une série de vieux pignons. Au n° 16, un immeuble daté de 1610. La porte cochère est de style Louis XVI et dans le linteau ouvragé on retrouve le n° 254 qui est un ancien numéro. Ce fut au début du XVIII^e siècle, qu'on eut l'idée de numérotter les maisons, section par section. Plus tard, en 1829, on substitua à ce numérotage dont les chiffres étaient parfois très élevés, le numérotage par rues. Il était strictement défendu d'effacer les numéros apposés sur les maisons par l'autorité communale, voilà pourquoi, peut-être, le propriétaire de la maison, le sieur Gilbaut, crut utile de sculpter le numéro dans le linteau même de la porte et d'en faire en quelque sorte un ornement.

Plus bas, mais dénuées aujourd'hui de tout caractère, la *Table des Pauvres dite du Nom de Marie* (n° 8) et la *Table des Pauvres ou Maison du Saint-Esprit de la paroisse de la Chapelle* (n°s 4 et 6), d'où le nom de la rue. D'ici on jouit d'un beau coup d'œil sur le collatéral gauche et le porche septentrional de l'église.

DEUXIÈME PARTIE

De la Place de la Chapelle à la Grand'Place

Au delà de la Place de la Chapelle la rue Haute continue. C'est le commencement de ce que nous appelons la *via populi*, l'artère éminemment pittoresque et pleine de souvenirs dont nous voudrions voir décréter le maintien et la reconstitution.

Les n°s 15 et 13 sont deux exemples intéressants de pignons, l'un à gradins, l'autre à volutes et à gradins, synthèse partielle de l'évolution du pignon bruxellois.

Les n°s 7 et 5 ont été malheureusement recouverts de plâtras, mais au rez-de-chaussée on a respecté deux portes en style rococo.

On traversera la rue et on ira se poster à l'angle de la rue Steenpoort et de la rue des Alexiens. On jettera un coup d'œil en arrière sur les numéros pairs de la rue Haute. Le n° 4 est un vaste pignon à gradins, tandis que la maison voisine n° 6, datée de 1689, compte à la fois des gradins et des volutes.

Au coin de la rue des Alexiens et de la rue Steenpoort — ainsi appelée parce qu'elle conduisait à une porte de la première enceinte dont nous parlerons à l'instant — s'élève une construction intéressante des XVI^e-XVII^e siècles. L'angle est orné d'une charmante chapelle en style baroque du XVII^e-XVIII^e siècle (fig. 75). Le retour de la maison, dans la rue des Alexiens, se caractérise par trois arcades construites en encorbellement, datant du XVI^e siècle, peut-être même de la fin du XV^e. Cette maison s'appelait *Enghien*, et comme l'atteste la partie située rue des Alexiens, elle brava, en partie du moins, les bombes de Villeroy. La façade vers la rue Steenpoort peut remonter à l'époque du bombardement (1695), bien qu'il ne soit pas impossible qu'elle lui soit antérieure. Les bandes saillantes qui la traversent sont celles de la maison bourgeoise du XVII^e siècle; quant aux grosses moulures qui décrivent au-dessus des fenêtres du second étage une espèce de fronton, elles se poursuivent au premier étage et se terminent au bas des fenêtres de ce même étage en grosses pattes de lion; elles remontent à une transformation qui s'est accomplie au milieu du XVIII^e siècle. Le gable, dont nous devinons la forme primitive à volutes, a disparu au XIX^e siècle pour faire place à une corniche horizontale d'une lamentable insignifiance.

A l'endroit où nous nous trouvons débouchent deux rues, la *rue de Rollebeck* et la *rue des Alexiens*.

Rue de Rollebeek

Cette rue offre un coup d'œil pittoresque. Elle monte rapidement vers le Sablon; çà et là surgit encore un pignon à gradins. La jolie

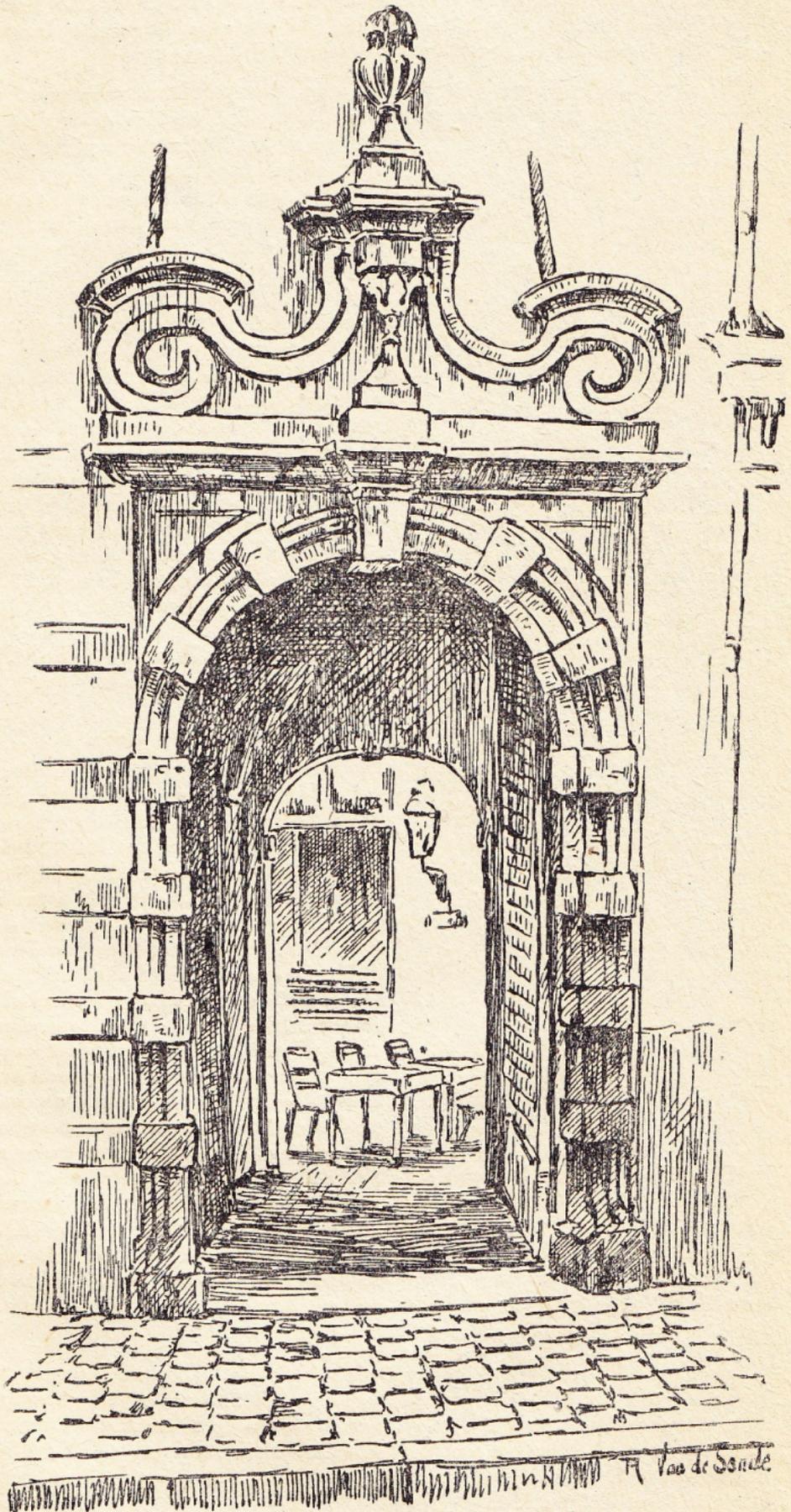


Fig. 74. — Porte en style baroque italo-flamand, XVII^e siècle, de l'Etrille, rue de Rollebeek.

porte placée en travers, à droite, avec bossages et couronnement à volutes, achève de donner à la rue une physionomie particulière (fig. 74).

La rue est sinueuse. C'est qu'elle suit le tracé du ruisseau qui jadis dévalait du Sablon dans la direction de la rue des Alexiens. Le nom de *Rollebeek* lui est resté. La rangée de maisons à gauche longe l'ancien rempart de la première enceinte (XIII^e siècle).

On avancera quelque peu dans la rue. Immédiatement à gauche on apercevra un exemple du pignon traditionnel à gradins, puis vis-à-vis, au n^o 7, l'intéressante porte que nous signalions tantôt.

C'est dans cette rue que se trouvait le couvent des Lorraines, aujourd'hui démoli. Sur son emplacement s'élève une école communale dont l'entrée est surmontée d'un saint Michel (n^o 22). Dans une cour intérieure de cette école existe une tour intéressante de la première enceinte qu'on appelle la *tour Anneessens*. C'était une dépendance de la Steenporte avec laquelle elle correspondait par un étroit passage. Comme celle-ci, elle servait de prison, et on croit communément que ce fut dans cette tour qu'Anneessens fut enfermé. (Voir plus loin, p. 249, la visite des Vieux remparts)

Redescendons la rue de Rollebeek et engageons-nous dans la

Rue des Alexiens

La partie inférieure de cette rue était à l'origine un marécage dans lequel se déversait le Rollebeek. Lorsqu'on construisit la première enceinte, vers 1200, on mit à profit ce marécage et on en fit un fossé de défense. Après la construction de la deuxième enceinte (1356-1383), ce fossé fut asséché et prit le nom de *Drooge Heergracht*, *Fossé sec*. Les eaux venant du Sablon furent captées et on les retrouve aujourd'hui encore emprisonnées dans de superbes voûtes. La rue doit son nom actuel aux frères Alexiens qui vinrent s'établir, au XVI^e siècle, sur l'ancien fossé, à l'endroit où s'élèvent aujourd'hui les Hospices réunis. Elle fut débaptisée par les Français qui l'appelèrent la *rue de la Révolution*,

en souvenir des insurgés de 1789 qui avaient leur quartier général à l'ancien jardin Saint-Georges (ci-après page 145).

On descendra quelque peu la rue des Alexiens. A droite, une petite porte cintrée et délabrée donne accès à l'*impasse des Cheminées*, sorte de passage étroit qui fuit en pente rapide et mène à deux cours qui se succèdent et où se trouvent cinq maisons vétustes. — Le n^o 90 a une porte Louis XV et au rez-de-chaussée, entre les fenêtres, est encastré le millésime 1778.

Un peu plus bas, à gauche, débouche la *rue des Ursulines*. A l'entrée de cette rue, au n^o 51, se trouve une superbe porte Louis XV qu'on n'oubliera pas de remarquer (fig. 76).

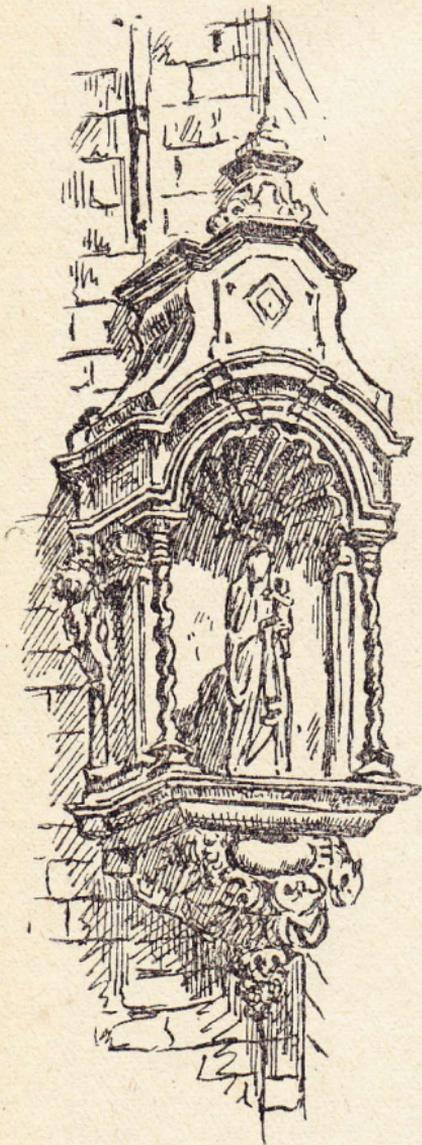


Fig. 75.

Chapelle en style baroque flamand (XVII^e-XVIII^e s.).
Angle de la Rue des Alexiens
et de la rue Steenpoort.

On ne descendra pas plus avant la rue des Alexiens, mais on retournera rue Steenpoort, et tout en remontant, on jouira, une fois encore, de la jolie perspective de la rue de Rollebeek.

Rue Steenpoort

La plupart des immeubles de la rue remontent à l'année 1760. A droite, nos 14-16, façade curieuse en style Louis XV tel qu'on le comprit chez nous. Des balconnets gracieux sont soutenus par d'énormes consoles qui affectent la forme de tulipes. Un ornement ou coquille occupe dans la partie supérieure de la fenêtre la place de l'ancien claveau. Une lucarne à volutes, accompagnée de vases, achève la construction (fig. 77).

La maison voisine, n° 12, porte la date de 1760. Un peu plus bas, les nos 4 et 2, datés aussi de 1760, ont des pilastres ioniques qui s'appuient sur des consoles Louis XV, singulière rencontre de deux architectures distinctes : les pilastres rappellent la construction bruxelloise de la fin du XVII^e siècle ; les motifs de décoration appartiennent à un style d'importation, le style Louis XV.

De l'autre côté de la rue, construction identique, comprenant plusieurs habitations. Elle date aussi de 1760.

Cette date de 1760, répétée un peu partout, est celle de la démolition de la Steenpoort.

Steenpoort

C'est ainsi qu'on appelait une porte de la première enceinte de la ville qui se trouvait en cet endroit, immédiatement devant le carrefour où se joignent la rue d'Or et la rue de l'Escalier. Elle est mémorable dans l'histoire par le rôle qu'elle a joué lors des luttes qui mirent aux prises le patriciat, retranché à l'intérieur des murailles, et le peuple, refoulé au delà de l'enceinte, au quartier de Notre-Dame de la Chapelle. Désaffectée à partir du XIV^e siècle, elle servit de prison. Elle fut démolie en 1760, et on commença alors la construction des maisons à pilastres qui bordent la rue. Sur l'une d'elles (n° 3) on lisait, il y a quelques années encore, cette inscription chronogramme : *Tandem pulcher factus* (Enfin embelli).

Devant la Steenpoort, au carrefour triangulaire qui la précédait, s'élevait une jolie fontaine à plusieurs jets, ornée de nombreuses sculptures, reconstruite en 1682. Elle disparut en 1825.

La rue *Montagne des Géants* a son entrée en dessous de la maison n° 3 de la rue Steenpoort. Elle conduit par une pente rapide vers la Place de Bavière.

Le n° 1 de la rue Steenpoort (maison qui appartient en réalité à la rue de l'Escalier) a un pignon Louis XV dont le gable a conservé les

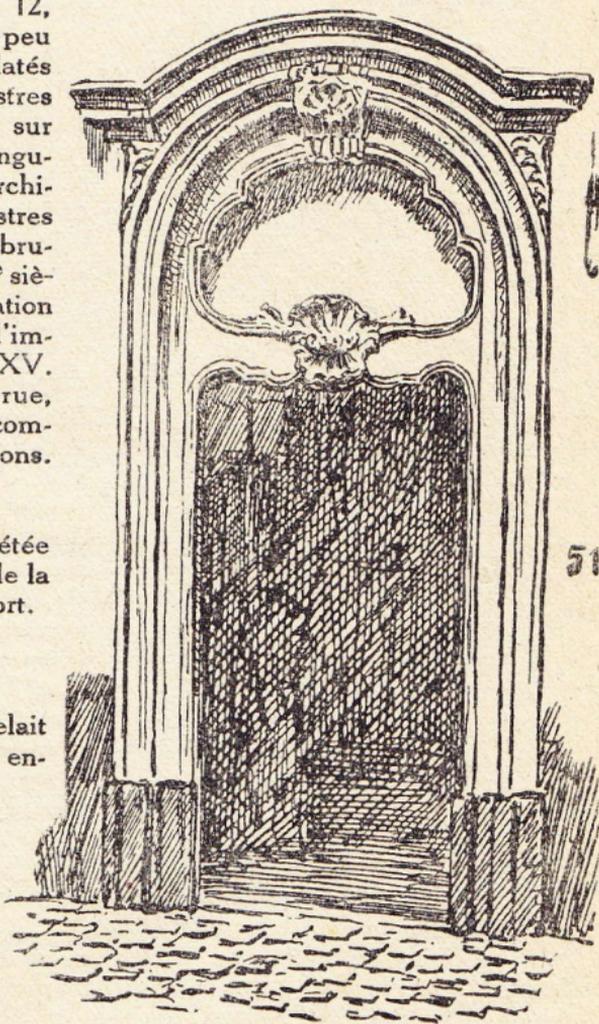


Fig. 76. — Porte Louis XV.
51, rue des Ursulines.

ouvertures ovales du pignon flamand, nouvel indice de la persistance des traditions architecturales locales.

Le n° 50 ou 52 de la rue d'Or offre un pignon à gradins et à volutes, intéressant aussi pour l'histoire de l'architecture privée à Bruxelles. Les étages sont délimités par une grosse moulure horizontale, dernier souvenir de la construction en encorbellement des façades en bois; les trumeaux des fenêtres sont très étroits, si bien qu'à chaque étage

nous avons en quelque sorte une large verrière qui rappelle aussi les fenêtres rapprochées de la construction en bois. Des ancrs fleurdelisés sont semées sur le plat du mur; elles relient la façade à la charpente intérieure, tout en servant de décor.

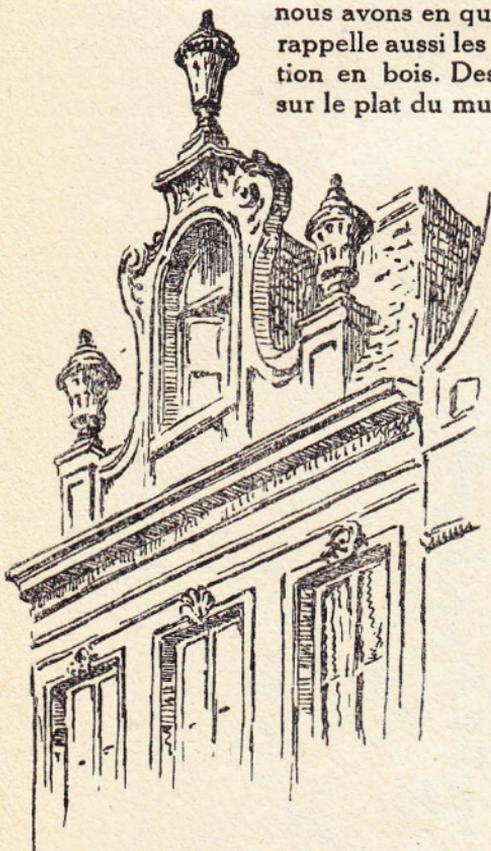


Fig. 77. — Pignon Louis XV (1760).
Rue Steenpoort, 14-16

Le n° 41 a une porte Louis XIV. Le gable est curieux, en ce sens qu'il semble envelopper trois lucarnes de toiture. Une de ces lucarnes, celle du milieu, est surmontée d'une boule prise dans la maçonnerie et d'un fronton circulaire brisé, les deux autres sont recouvertes d'un fronton triangulaire. Nous avons rencontré déjà, au cours de notre promenade, deux de ces exemples, le n° 373 et le n° 68-70 de la rue Haute (pages 126 et 128). Ne pouvons-nous pas y voir un gable de transition entre les lucarnes posées sur une toiture horizontale et le gable à gradins ou à volutes?

A côté de l'impasse de la Porte-Rouge se trouvait, au n° 29, l'auberge jadis renommée de la *Porte Rouge*. La porte d'entrée, de style Louis XVI, conduit à une cour intérieure. On y voit encore un large et bel escalier de l'extrême fin du XVIII^e siècle et des restes de construction de la même époque.

Le n° 20, à droite, ne passera pas inaperçu non plus. Par une large porte cochère, du XVII^e-XVIII^e siècle, qui fait partie d'une façade de la même époque, absolument défigurée et dans laquelle on aperçoit encore l'enseigne sculptée du *Globe*, on passe dans une vaste cour intérieure où s'élève une construction en style Louis XVI. Au XV^e siècle, les religieuses de l'abbaye de Forest y avaient leur « refuge » et elles conservèrent ce lieu de retraite pendant plus de deux siècles, jusqu'au moment où elles le délaissèrent pour une autre habitation, sise rue Haute. Elles gardèrent néanmoins cette propriété qui fut complètement reconstruite, à la fin du XVIII^e siècle, et appelée *Luxembourg*.

En face, rue de l'Escalier, le n° 51 a une façade à simples gradins, malheureusement détériorée. Les ancrs sont noyées dans le plâtre. La maison voisine, n° 55, de style Louis XV, a des balconnets en fer forgé intéressants.

Rue de l'Escalier

On descendra la *rue de l'Escalier* qui conduit en pente rapide et tortueuse vers la Place de la Vieille Halle au Blé. A droite et à gauche, des pignons anciens dont le visiteur, déjà suffisamment averti des caractéristiques de notre architecture privée, appréciera le côté à la fois instructif et pittoresque. A gauche, il rencontrera l'*Impasse des Trois Perdrix*, peu souriante d'aspect, et l'*impasse de la Maison Rouge*, plus accueillante et ressemblant à une étroite ruelle.

Un peu plus bas, à gauche, on rencontre la rue de Bavière.

Rue de Bavière

Rue droite, tranchant par son aspect sur les rues courbes voisines, la rue de Bavière est un exemple de rue artificiellement tracée. Elle n'est pas née le long d'un ruisseau, comme la rue de Rollebeek, elle n'a pas eu à lutter contre la pente escarpée d'une montagne comme la rue de l'Escalier qui gravit en méandres la Montagne des Géants. Elle a été projetée de toutes pièces, en 1696, et percée à travers une grande maison, appelée *Het Gulden Hooft*, dont le Gouvernement avait fait l'acquisition en 1674. Ce fut l'Electeur de Bavière, Maximilien-Emmanuel, alors gouverneur général des Pays-Bas au nom du roi d'Espagne, qui en posa la première pierre; aussi le nom de la rue rappelle-t-il le souvenir du grand Electeur qui, tour à tour, protégea et menaça Bruxelles. La nouvelle artère fut continuée jusqu'à la rue des Alexiens à travers l'ancienne enceinte qui passait par la Place de Bavière, un peu au delà de la rue de Villers. Le Gouvernement acquit aussi, en 1696, une partie du jardin du Serment Saint-Georges qui s'étendait entre la rue de Bavière actuelle et la rue Steenporte; il fit construire sur cet ancien jardin une place rectangulaire, la *Place de Bavière*, et au milieu de cette place un vaste local qui devait servir de *Boucherie*.

La rue de Bavière était bordée de belles maisons à pilastres, pour la plupart aujourd'hui fort délabrées. Sur la Place de Bavière s'élevaient deux édifices qui en faisaient la beauté, la *Boucherie* et la *Maison du Serment Saint-Georges*.

La Petite Boucherie

Jolie construction qui nécessita le sacrifice d'un pan de mur de la vieille enceinte. Elle fut ouverte au public le 30 septembre 1702; sur sa façade où s'étaient les armoiries chatoyantes de la Maison d'Espagne, on lisait cette inscription-chronogramme : *Hispaniae monarcha condebat* (Fondée par le roi d'Espagne). Elle renfermait trente-un bancs et devait remédier à l'exiguïté de la Grande Boucherie du Marché aux Herbes. Elle conserva sa destination première pendant cinquante ans environ. En 1755, elle fut louée aux membres du *Concert Bourgeois*, société protégée par le prince Charles de Lorraine, qui en modifia la façade. En 1824, elle devint la propriété de la *Société des Amis des Beaux-Arts* qui la modifia une fois encore. En 1833, elle fut transformée en *Synagogue*. Après la construction de la Synagogue actuelle de la rue de la Régence, les juifs abandonnèrent le local de la Place de Bavière, qui devint alors la *Maison du Peuple*, la première que le parti socialiste ait fondée à Bruxelles.

La Maison du Serment Saint-Georges

En face de l'ancienne Petite Boucherie, le Serment Saint-Georges bâtit, en 1705, un immense corps de logis, à sept habitations, orné de ses armes, de la statue de son patron et des écussons des lignages. Il ne reste plus aujourd'hui que des débris de cette belle construction, dont Guillaume De Bruyn fut probablement l'architecte. La partie centrale, surmontée d'un vaste attique, existe encore, malheureusement un tiers en a été stupidement détruit. A droite et à gauche, le bâtiment compte deux ailes, à pilastres doriques, soutenant un entablement classique.

Par l'entrée de l'Ecole des Sœurs, on aboutit à une cour où l'on voit un fragment important des remparts du XIII^e siècle (pour la visite, voir page 250).

Dans l'axe de la rue de Bavière, s'élève, rue des Alexiens, une belle maison Louis XVI. C'est l'ancien *Refuge du prieuré de Rouge-Clôître*.

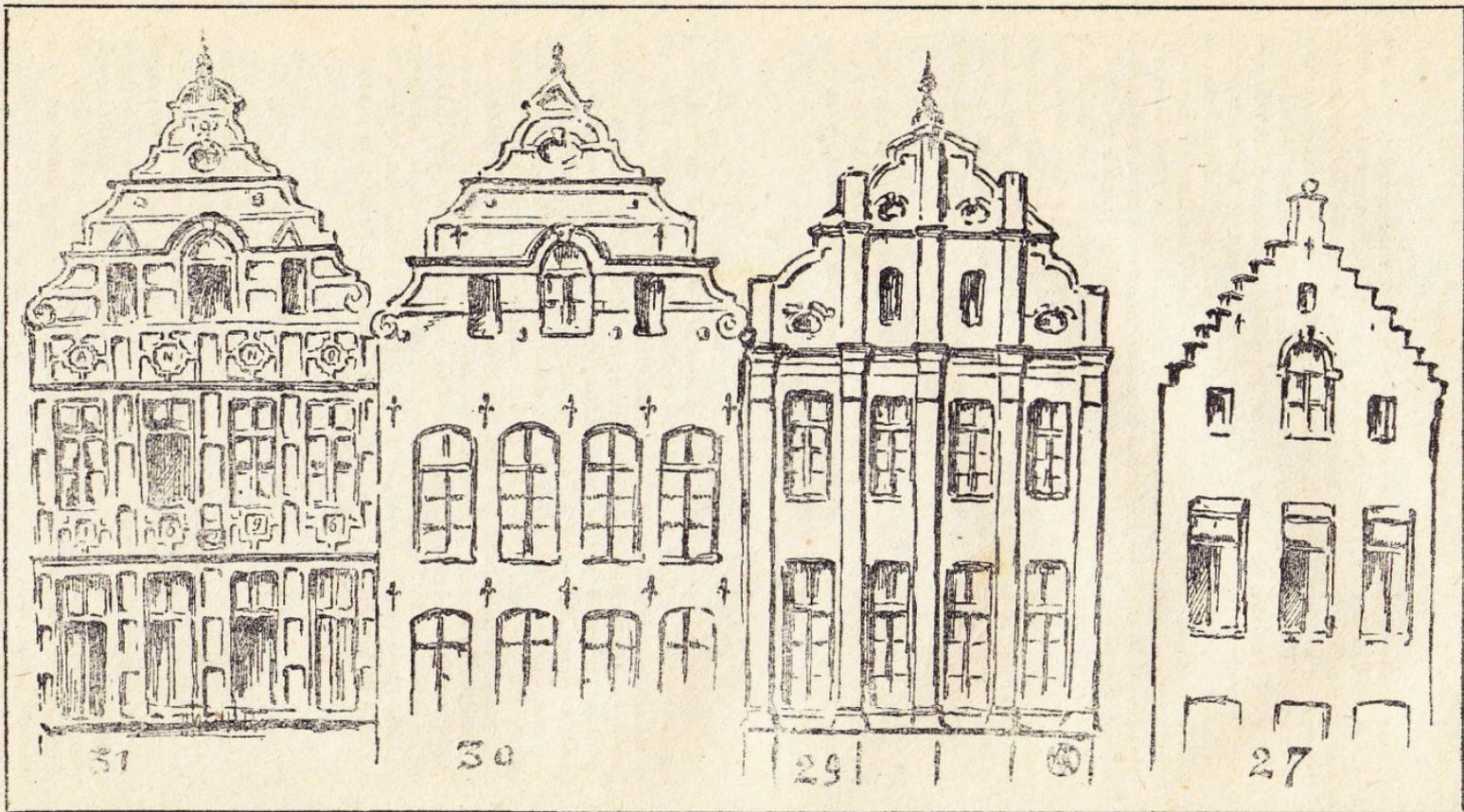


Fig. 78. — Groupe de maisons Vieille Halle au Blé (fin XVII^e siècle).

N^o 31. le Cornet; n^o 30, l'Etoile d'Or; n^o 29, la Clef d'Or;

n^o 27, Au Roi d'Espagne.

Fig. 78. — Groupe de maisons Vieille Halle au Blé (fin XVII^e siècle).

N^o 31. le Cornet; n^o 30, l'Etoile d'Or; n^o 29, la Clef d'Or;

n^o 27, Au Roi d'Espagne.

On s'avancera jusqu'à l'entrée de la rue des Alexiens, afin d'y voir, au n° 61, une charmante porte du XVII^e siècle.

Revenons à la rue Steenporte. En passant devant la rue de Villers, petite ruelle que nous rencontrons à gauche, nous nous souviendrons qu'il existe encore là une *vieille tour* d'enceinte du XIII^e siècle. Englobée dans la maison sise à gauche de la rue de Villers, n° 29, elle sert aujourd'hui d'habitation (ci-après page 250).

Nous voici Vieille Halle au Blé.

Vieille Halle au Blé

Place triangulaire, d'un aspect caractéristique, sorte de carrefour où aboutissent la rue de l'Escalier, la rue du Chêne et la rue de la Violette, la *Place Vieille Halle au Blé* doit son nom à la halle au blé qui y est mentionnée dès le XIII^e siècle. Cédée à la ville en 1626, la halle fut démolie et le marché aux grains transporté au Fossé aux Loups. Détruite par le bombardement de 1695, la Place fut reconstruite et agrandie grâce à l'expropriation de plusieurs maisons.

On y trouvait, au XVIII^e siècle, une série d'hôtelleries : *l'Empereur*, *la Clef d'Or*, *le Vieux Loup*, *l'Etoile d'Or* et *le Dauphin*. De ces auberges partaient des courriers pour Ath, Mons et Dinant. Le départ des voitures publiques pour le Hainaut, le Luxembourg et la France s'y faisait chez Deudon, *A la Couronne d'Espagne*.

La Place est bordée de jolis pignons dont ceux du fond sont particulièrement intéressants. Si la maison d'angle de la rue de Bavière, jadis *'t Gulden Hooft*, a été modernisée (n° 32), les n°s 31, 30 et 29, par contre, ont conservé, en partie du moins, leur aspect primitif. C'étaient *le Cornet (den Hoorn)*, *l'Etoile d'Or (de Gulde Sterre)* et *la Clef d'Or (den Gulden Sleutel)*. Un peu plus loin, n° 27, *le Roi d'Espagne*. Nous avons reproduit dans une vue d'ensemble ces intéressantes façades (fig. 78).

Le n° 31, *Au Cornet*, est un exemple frappant de ce genre de maisons qui, par les bandes saillantes verticales et horizontales de leur façade, rappellent la construction en colombage. On y lit la date de 1696. On surprend encore dans le gable les traces des anciens gradins. Chaque étage est délimité par une forte moulure horizontale, reste atrophié des divisions par étage de la maison en bois. On y découvre aussi une ancienne pierre sculptée représentant un Cornet (fig. 78).

A côté, le n° 30, *In de Gulde Sterre (A l'Etoile d'Or)*, a été défigurée dans sa façade. Celle-ci était apparemment sillonnée de bandes saillantes, comme *le Cornet*. Vers le milieu du XVIII^e siècle on les aura fait disparaître, et on aura remplacé les fenêtres existantes à meneaux par les fenêtres légèrement cintrées et à cavet qu'on y voit maintenant, et qui rappellent l'époque Louis XV. Les cordons horizontaux délimitant les étages n'ont pas entièrement disparu. On en retrouve des fragments en dessous du seuil des fenêtres du premier et du deuxième étage. Le gable primitif, par contre, a été conservé, ici avec un couronnement triangulaire, là avec un achèvement cintré. Un même architecte aura probablement bâti ces deux maisons.

La porte cochère offre un exemple curieux d'architecture; le style gothique traditionnel s'y allie à l'architecture classique. L'arc qui la décrit est en anse de panier avec bossages, conformément au type répandu à Bruxelles et en Brabant au XVII^e siècle. Entre les bossages se profile une moulure d'un gothique très pur qui contourne la porte, et vient s'appuyer sur des colonnettes dont les traces sont encore nettement visibles. Cette moulure nous reporte au XVI^e siècle. Peut-être, après l'incendie provoqué par le bombardement de 1695, la porte d'entrée de cet immeuble était-elle restée debout et l'a-t-on modernisée, en 1696, par l'adjonction de bossages. L'appareillage des pierres, très régulier, semble toutefois contredire cette hypothèse.

L'Etoile d'Or était une importante hôtellerie dont on peut voir encore la cour intérieure avec arcades. C'est là qu'on prenait la voiture publique pour Mons, Namur, Ath, Tournai, Lille, le Luxembourg, pour la France, l'Allemagne et la Suisse.

Le n° 29, *In den Gulden Sleutel, A la Clef d'Or*, est un exemple de construction à pilastres comme on se plut à en faire au lendemain du bombardement. Ces pilastres délimitent toute la hauteur de la façade. Seules les lucarnes du fronton ramènent la pensée à la construction du XVII^e siècle.

Le n° 28, *In de Zwaene, Au Cygne*, a été complètement détérioré. C'était jadis une auberge d'où partait le messager de Mons et de Nivelles.

Le n° 27, *In den Coninck van Spagnien*, a un pignon à gradins qui reporte la pensée plus en arrière encore que les maisons précédentes. On y retrouve le gable tel qu'il apparaît déjà dans nos villes au XV^e siècle. Ce gable devient d'une application courante au XVI^e siècle, et même n'est pas abandonné au siècle suivant. On le retrouve fréquemment à côté du gable à volutes du baroque flamand. Nous en faisons d'ailleurs la constatation ici. Au XVIII^e siècle, il persiste encore çà et là, mais il ne s'applique plus guère qu'aux façades de modeste apparence (fig. comparative 78).

Du *Roi d'Espagne* partait le courrier pour Enghien, Ath et Tournai.

Les numéros voisins 26 et 25, jadis un seul immeuble, abandonnent le type traditionnel à gradins pour adopter le genre pilastre. Le balcon est de style Louis XIV.

Rue de Villers

On avancera jusqu'à l'entrée de la *rue de Villers*. Là on trouvera, au n° 6, une façade de très belles proportions, malheureusement délabrée. Elle se caractérise, comme *le Cornet*, par un réseau de bandes saillantes; son gable est orné de volutes, chargées de godrons.

La maison attenante, n° 2, est datée de 1696. On y retrouve les gradins traditionnels de la maison flamande.

Quelques pas plus loin, à droite, surgit un type de maison ouvrière (nos 7, 9 et 11) qu'on ne manquera pas de rapprocher du type de la maison bourgeoise. Ici pas de gable, mais de simples lucarnes percées dans la toiture. Comme celle-ci est élevée et en pente, elle a pu recevoir dans le haut une troisième lucarne. Au-dessus du n° 9 on a encasté un boulet, sans doute un souvenir du néfaste bombardement de 1695. Ce type de la petite habitation ouvrière tend à disparaître de plus en plus. On en retrouve à peine quelques exemples encore, perdus, çà et là, dans nos quartiers populeux.

Retournons Vieille Halle au Blé pour nous rendre Place Saint-Jean. Nous longeons les façades numérotées 24 et suivants.

La porte d'entrée du n° 12 ne passera pas inaperçue. Elle est de la fin du XVII^e siècle. Dans le fond on trouve une cour intérieure à arcades, précédée d'une deuxième porte non moins intéressante que la première. C'est l'ancienne hôtellerie *A la Couronne d'Espagne*, la plus importante de la Place, concurrente de *L'Etoile d'Or*. Elle était tenue au XVIII^e siècle par Deudon. Les voitures publiques de Bruxelles à Paris par Mons, Valenciennes, Cambrai, Péronne, Roye, Senlis, etc., y partaient en été, à 4 heures du matin pour arriver à Paris le troisième jour, en hiver à 6 heures et demie du matin pour arriver le quatrième jour.

De l'autre côté de la Place, le n° 36 offre une jolie façade à grands pilastres. Le n° 37 a été recouvert d'un odieux plâtras; le n° 38 continue à être intéressant, malgré certaines modifications qui, heureusement, ont été intelligemment exécutées. On passera très rapidement devant le n° 3, qui détruit l'harmonie de la Place, et on se rendra Place Saint-Jean.

Nous passons devant deux vieilles auberges dont le *Guide fidèle* de 1760 signale la table d'hôte à l'attention des gourmets. Leurs façades sont totalement abîmées, mais on y découvre encore deux enseignes parlantes qui indiquent leur nom. L'une (n° 6) s'appelait *A la Croix de Bourgogne*, l'autre (n° 2) *A la Cloche d'Or*. Les balconnets en fer forgé du n° 6, de style Louis XIV, méritent d'être regardés.

Place Saint-Jean

Cette place formait jadis un marais où s'écoulaient les eaux venant du Ruysbroeck et où l'on noyait, suivant la légende, les femmes adultères. Au XII^e siècle, quand la ville commença à acquérir de l'importance, on fonda en cet endroit un hôpital, l'*Hôpital de Saint-Jean au Marais*, et on y construisit, au XIII^e siècle, une église en style gothique primaire qui passait pour un des monuments les plus remarquables de notre ville. Hôpital et église disparurent en 1846, après l'ouverture du nouvel hôpital Saint-Jean au boulevard Botanique (page 235). On créa alors la Place Saint-Jean actuelle dont les façades furent conçues d'une façon symétrique par l'architecte Henri Partoes et frappées d'une servitude architectonique. A travers les biens de l'ancien hôpital on traça les rues Duquesnoy et Saint-Jean.

Les environs de la Place Saint-Jean étaient habités au moyen âge par les artisans qui s'occupaient du travail des métaux, orfèvres, éperonniers, forgerons, ceinturoniers, batteurs d'or, etc. Seules la rue d'Or et la rue des Eperonniers rappellent aujourd'hui encore cette localisation des métiers qui contribua dans une large mesure à l'éclosion des corporations professionnelles (1).

A la Place Saint-Jean aboutissent une série de rues. Dans le haut nous avons la rue de l'Hôpital.

Rue de l'Hôpital

Son nom rappelle le voisinage de l'hôpital Saint-Jean. A l'entrée, au n° 17, se trouve la maison qu'habitait François Anneessens. On y a apposé une plaque commémorative, dessinée par l'architecte J. Van Ysendyck; dans le haut, le blason des Quatre Couronnés; dans le bas, une abeille, symbole du travail. L'inscription rappelle qu'Anneessens, né à Bruxelles le 4 février 1660, y mourut sur l'échafaud, en 1717, pour avoir défendu les libertés communales.

Dans la *rue des Eperonniers*, à droite, quand on se dirige vers la Grand'Place par la rue de la Violette, on découvre plusieurs façades intéressantes.

Rue de la Violette

Au XIV^e siècle, un membre de la famille 't Serclaes surnommé *Violet*, fit bâtir son steen dans cette rue, d'où le nom de *rue Violet*, devenue par suite d'une fausse interprétation *rue de la Violette*.

De la Place Saint-Jean on aperçoit la gracieuse courbe que décrit cette artère. Dans le fond, plusieurs pignons à gradins. Voir l'entête de ce chapitre.)

Nous arrivons bientôt à la rue des Chapeliers. Au coin de cette rue et de la rue de la Violette, nous trouvons le *Chapeau Cardinal*. L'enseigne parlante est encastrée dans la façade dont certaines lignes rappellent encore l'architecture primitive.

Après avoir jeté un coup d'œil d'ensemble sur la rue des Chapeliers, on descendra quelque peu la rue de la Violette, et on arrivera presque aussitôt, à droite, à la *Petite rue de la Violette*, étroite et sinueuse, sans doute un ancien ruisseau.

(1) Voir le tome II, *Musée Communal*, page 254, et le plan de la ville au XIII^e siècle, fig. 40.

En face de la ruelle, un vieux pignon à gradins qui n'est pas dénué de caractère. Il tranche sur la maison voisine, sise à gauche, de style Louis XIV, avec balcon et décors de style Louis XVI qui y furent ajoutés à la fin du XVIII^e siècle. Cet hôtel était habité, au XVIII^e siècle, par les d'Olmen, ensuite par le baron de Poederlé.

Traversons la Petite rue de la Violette. A droite, au-dessus d'une porte, est encastrée une enseigne curieuse, *In den Auden Olephant* (fig. 79). Derrière les constructions basses que nous longeons, à droite,

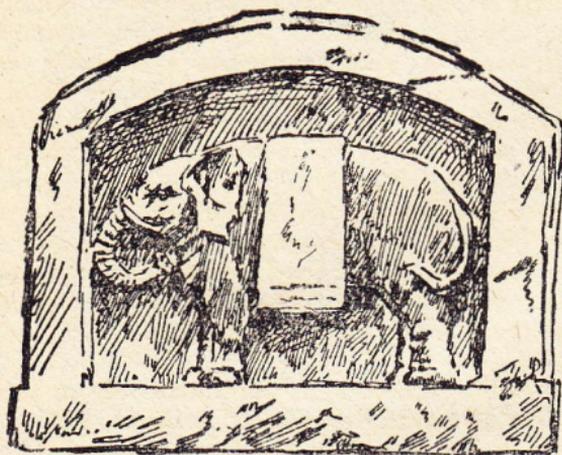


Fig. 79.

Enseigne : *In den Auden Olephant*
Petite rue de la Violette.

surgissent les façades postérieures à pignon pointu de la rue des Chapeliers.

Nous débouchons *rue des Brasseurs*, rue nouvelle qui a remplacé une ruelle fangeuse qu'on appelait avec raison la *Sale ruelle, het Vuylstraetken*.

Remontant la rue des Brasseurs, nous retrouvons la rue des Chapeliers, à l'endroit où le Marché au Fromage vient la rejoindre.

Marché au Fromage

On appelait autrefois le Marché au Fromage *Smaelbeke* (Ruisseau étroit) parce que le ruisseau qui emportait les eaux du Ruysbroeck vers la Senne y passait. De bonne heure on en fit un marché où des marchands d'oignons, de fruits et de fromage installèrent leurs échoppes. Comme celles-ci nuisaient aux boutiques voisines, on fit placer, en 1509, des pierres marquées de la croix de Bourgogne pour indiquer les endroits où ces marchands pouvaient stationner. En 1613, on y plaça des bouchers avec défense d'interpeller ou d'injurier les passants, de commettre du scandale, de se disputer et de se battre, de jeter des ordures sur la voie publique.

Depuis longtemps on ne vend plus ni viande ni fromage au *Smaelbeke*. Des tourneurs et des menuisiers en bois blanc y ont leurs magasins. Comme les marchands de cercueils étalaient à leurs portes ces coffres lugubres, on donna un instant à la rue le nom de *rue du Cercueil*. Vers 1800, le maire interdit cette exhibition. Ce marché resta jusque vers 1870 le véritable centre du commerce de boissellerie.

Détruite par le bombardement, cette rue fut élargie et bordée de maisons à pignons dont quelques-unes subsistent encore. Les maisons, sises à l'angle, n^{os} 1 et 3, ont des façades à pilastres.

La partie de la *rue des Chapeliers*, depuis le Marché au Fromage jusqu'à la Grand'Place, a conservé ses vieilles maisons, sauf à l'angle gauche, où les maisons ont été démolies lors de la création de la rue des Brasseurs. Les n^{os} 12, 8 et 6 sont intéressants. On remarquera tout particulièrement le n^o 13 qui a un pignon à gradins dont une moitié a été stupidement mutilée. Heureusement l'autre moitié qui est restée, nous donne une idée précise de l'architecture primitive. Nous croyons qu'il s'agit là d'une maison qui peut dater du XVI^e siècle, en tout cas du début du XVII^e siècle. Elle n'aura pas été totalement détruite lors du bombardement de 1695. Les étages sont délimités par un cordon mouluré. Les linteaux des fenêtres sont saillants et continuent sur toute la largeur de la façade, caractéristique que nous relevons précisément dans les maisons du XVI^e-XVII^e siècle.

La rue des Chapeliers débouche Grand'Place, point terminus de notre promenade.

GUIDE ILLUSTRÉ DE BRUXELLES

TOME I

Les Monuments Civils et Religieux

PREMIÈRE PARTIE

MONUMENTS CIVILS

PAR

G. DES MAREZ

135 illustrations, dont 34 hors texte, et dessins
par R. VAN DE SANDE



TOURING CLUB DE BELGIQUE
SOCIÉTÉ ROYALE

Prix des deux [parties : Fr. 3.50
Fr. 2.75 pour les membres du Touring Club



TOURING CLUB DE BELGIQUE
SOCIÉTÉ ROYALE

GUIDE ILLUSTRÉ DE BRUXELLES

TOME I

Les Monuments Civils et Religieux

PREMIÈRE PARTIE

Monuments Civils

PAR

G. DES MAREZ

*Archiviste de la Ville de Bruxelles
Professeur à l'Université libre*

135 illustrations, dont 34 hors texte, et dessins

PAR

R. VAN DE SANDE



BRUXELLES. — IMPRIMERIE F. VAN BUGGENHOUT, S. A.

NOVEMBRE 1918

Les illustrations de **René Vandesande** (1889-1946)
sont reproduites avec l'aimable autorisation
de Madame **Marcelle Vandesande**,
petite-fille de l'artiste.